

I. Saisir ses heures

T1. Fais-le, mon cher Lucilius : revendique tes droits sur toi-même, et le temps que jusqu'ici on t'enlevait, on te soutirait ou qui t'échappait, recueille-le et préserve-le. Persuade-toi qu'il en va comme je l'écris : certains moments nous sont retirés, certains dérobés, certains filent. La perte la plus honteuse, pourtant, est celle que l'on fait par négligence. Veux-tu y prêter attention : une grande partie de la vie s'écoule à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la vie tout entière à n'être pas à ce que l'on fait.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I,1

T2. Tout nous est étranger, Lucilius, seul le temps est à nous (*omnia, Lucili, aliena sunt, tempus tantum nostrum est*) ; cette chose (*res*) fugace et glissante est l'unique possession que nous ait attribué la nature, de laquelle pourtant nous expulse quiconque le veut. Et si grande est la sottise des mortels que les objets les plus petits et les plus vils, du moins remplaçables, ils supportent de se les voir imputés quand ils les ont obtenus, alors que personne ne se juge redevable en quoi que ce soit du temps reçu, alors que c'est la seule chose qui, même en étant reconnaissant, ne peut être rendue.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I,3

II. Définition du temps physique

T3. Zénon a dit que le temps est la dimension de tout mouvement sans autre qualification. Chrysippe toutefois dit que c'est la dimension du mouvement du monde.

Simplicius, *Sur les Catégories d'Aristote*, 350. 15-16 ; LS 51 A = SVF II. 510 part.

T4. Chrysippe dit que le temps est cette dimension du mouvement selon laquelle on parle de la mesure de la vitesse et de la lenteur ; ou encore, la dimension qui accompagne le mouvement du monde. C'est dans le temps, dit-il, que toutes choses se meuvent et sont. [...]

De même que le vide dans sa totalité est infini dans toutes ses directions, le temps dans sa totalité est, de même, infini dans les deux directions, car le passé comme le futur sont infinis.

Il dit très clairement qu'aucun temps n'est complètement présent. En effet, puisque les choses continues sont sécables à l'infini, selon cette division, tout temps est également sécable à l'infini. Par suite, aucun temps n'est présent en toute rigueur de termes ; on l'appelle tel en un sens large.

Il dit aussi que seul le présent est le cas (*huparchein*) ; le passé et le futur subsistent (*huphistasthai*) mais ne sont pas le cas, de même que seuls les prédicats qui sont des attributs réels sont dit être le cas ; par exemple, se promener est le cas pour moi quand je me promène, mais n'est pas le cas quand je suis couché ou assis.

Stobée, *Eclogues*, I. 106. 5-23 ; LS 51 B = SVF II. 509.

T5. De ce qui a été dit, on doit aussi conclure qu'il s'en faut de beaucoup que Platon ait eu la même conception du temps que les Stoïciens ou de nombreux Péripatéticiens. Les premiers en font une

pure pensée, sans consistance et très proche du non-être – car le temps est l'un de leurs incorporels, qu'ils rabaissent sous prétexte qu'ils sont inactifs, non-existants, et ne subsistant que dans les pensées. Quant aux seconds, ils disent que c'est un accident du mouvement.

Proclus, *Sur le Timée de Platon*, 271 D ; LS 51 F = SVF II, 521.

III. Le temps cosmique : l'éternel retour du même

T6. À certains moments fixés par le destin, le monde tout entier est livré à l'embrasement, puis il se déploie de nouveau en monde. Mais le feu premier est comme une sorte de semence, qui contient les principes (*logous*) de toutes choses et les causes (*aitias*) des événements passés, présents et futurs. Leur entrelacement et leur consécution (*epiplokên kai akolouthian*) est destin, science, vérité, loi infrangible et inévitable des êtres. Par cet entrelacement, toutes choses dans le monde sont supérieurement bien administrées, comme dans une société politique parfaitement organisée.

Aristoclès, ap. Eusèbe, *Préparation Évangélique*, 15. 14. 2 ; LS, 46 G.

T7. [Concernant la cause interne de destruction du monde] Je pense que nous devons utiliser ici aussi celle que notre école donne de la conflagration (*conflagratio*). Que le monde soit un être animé ou un corps régi par la nature, comme le sont les arbres et les moissons, il a, enfermé en lui, le germe de tout ce qu'il doit faire ou subir de sa naissance à sa mort. Dans le sperme se trouve contenue la raison de tout ce que sera l'homme futur ; la barbe pousse et les cheveux blanchissent en vertu d'une loi qui régit déjà l'embryon, car le corps entier et ses phases successives s'y trouvent esquissées en petit et d'une manière invisible. Il en est de même du monde. Dès qu'il a existé, il a eu en lui non seulement le soleil, la lune, les astres avec leurs diverses révolutions et les germes de ce qui devait prendre vie, mais aussi les causes des bouleversements terrestres. Dans le nombre, il y a vait le déluge qui, tout comme l'été et l'hiver, est amené par la loi de l'univers. [...] Et pourtant la cause principale de son inondation viendra de la terre même qui, nous l'avons vu, est susceptible de se transformer et de se résoudre en eau. Au jour qui mettra fin à l'humanité, soit que la terre doive périr en partie ou être totalement anéantie pour renaître neuve et innocente, sans qu'il survive un être qui y ramène le mal, l'eau sera en plus grande abondance qu'elle n'a jamais été. [l'eau va progressivement tout recouvrir, puis l'ordre ancien sera rétabli].

Sénèque, *Questions naturelles*, III. 29. 2-5

IV. Le temps vécu

T8. Médite fréquemment la rapidité avec laquelle passent et se dissipent les êtres et les événements. La substance est, en effet, comme un fleuve, en perpétuel écoulement ; les forces sont soumises à de continues transformations, et les causes formelles à des milliers de modifications. Presque rien n'est stable, et voici, tout près, le gouffre infini du passé et de l'avenir, où tout s'évanouit. Comment ne serait-il pas fou, celui qui s'enfle d'orgueil parmi ce tourbillon, se tourmente ou se plaint, comme si quelque chose, pendant quelque temps et même longtemps, pouvait le troubler ?

Marc Aurèle, *Pensées*, 5.23.

T9. Quand tu devrais vivre trois fois mille ans, et même autant de fois dix mille ans, souviens-toi pourtant que nul ne perd une vie autre que celle qu'il vit, et qu'il ne vit pas une vie autre que celle qu'il perd. Par là, la vie la plus longue revient à la vie la plus courte. Le temps présent, en effet, étant le même pour tous, le temps passé est donc aussi le même, et ce temps disparu apparaît ainsi infiniment réduit. On ne saurait perdre, en effet, ni le passé, ni l'avenir, car comment ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas ?

Il faut toujours se souvenir de deux choses. L'une : que tout, de toute éternité, est d'identique aspect et revient en de semblables cercles, et qu'il n'importe pas qu'on fixe les yeux sur les mêmes objets durant cent ans, deux cents ans, ou durant l'infini du cours de la durée. L'autre : que celui qui a le plus longtemps vécu, et celui qui mourra le plus tôt, font la même perte. C'est du seul présent en effet que l'on peut être privé, puisque c'est le seul présent qu'on a, et qu'on ne peut perdre ce qu'on n'a pas.

Marc Aurèle, *Pensées*, II. 14.

T10. Les caractères propres de l'âme raisonnable (*ta idia tês logikês psuchês*). Elle se voit elle-même, elle s'analyse elle-même, elle se façonne elle-même à son idée. [...] Ce n'est pas tout : elle parcourt le monde entier et l'espace vide qui l'environne, elle en explore la forme, elle plonge dans l'infinité du temps éternel (*aiôn*), elle embrasse la renaissance périodique de l'univers (*ten periodikên palingenesian*). Elle fait le tour des choses, elle se rend compte que nos neveux ne verront rien de nouveau, comme nos prédécesseurs n'ont rien vu de plus que nous, mais, en quelque sorte, le quadragénaire, pour peu qu'il ait de sens, a vu tout le passé et tout l'avenir dans l'identité du présent.

Marc Aurèle, *Pensées*, XI. 1.1. [...] 1.3.

T11. Rejette donc tout le reste et ne t'attache qu'à ces quelques préceptes. Mais souviens-toi aussi que chacun ne vit que le moment présent, et que ce moment ne dure qu'un instant ; le reste, il a été vécu ou est dans l'incertain. Petit est donc le temps où chacun vit ; petit est le coin de terre où il le vit, et petite aussi, même la plus durable, est la gloire posthume ; elle ne tient qu'à la succession de ces petits hommes qui mourront très vite, sans se connaître eux-mêmes, bien loin de connaître celui qui mourut longtemps avant eux.

Marc Aurèle, *Pensées*, III. 10.

T12. 17. N'agis pas comme si tu devais vivre des milliers d'années. L'inévitable est sur toi suspendu. Tant que tu vis, tant que cela t'est possible, deviens homme de bien.

18. Que de loisirs il gagne, celui qui ne regarde pas à ce qu'a dit le voisin, à ce qu'il a fait, à ce qu'il a pensé ; mais à ce qu'il fait lui-même, afin que son acte soit juste, saint, et absolument bon. Ne jette point les yeux sur les âmes noires ; mais cours droit à la ligne du but, sans te disséminer.

Marc Aurèle, *Pensées*, IV. 17 et 18.

T13. 1. Chaque jour, chaque heure fait voir à l'homme combien peu de choses il est, et par quelque nouvelle circonstance significative lui remémore sa fragilité s'il l'a oubliée. Il nourrissait des projets éternels : le voici contraint de regarder vers la mort. Tu me demandes ce que veut dire pareil

préambule ? [...] Ainsi donc, quelques heures après avoir rempli tous les devoirs d'un homme sain et plein de vie, il [Cornélius Sénécion] est mort. [...] 4. Quel aveuglement que d'arranger sa vie lorsqu'on ne dispose même pas du lendemain ! O insensés, qui bâtissez des projets pour si longtemps ! J'achèterai, je construirai, je ferai des prêts, des rentrées, j'exercerai des charges. Après cela, las et plein de jours, je m'en retournerai pour vivre dans le repos. 5. Tout, crois-moi, n'est qu'incertitude même pour les heureux. Nul ne devrait se rien promettre de l'avenir. Même ce que l'on tient glisse entre les doigts ; jusqu'à l'heure présente que nous croyons bien saisir, un coup du hasard nous la retranche. Le temps se déroule suivant des lois fixes, en vérité, mais au milieu de ténèbres ; et que m'importe qu'il y ait certitude au regard de la nature, là où il n'y a qu'incertitude pour moi ? 6. On projette des traversées lointaines, et de tardifs retours dans la terre patrie au bout de l'aventure courue tout au long de rives étrangères ; on veut le métier de soldat et la lente rémunération des travaux militaires, les procuratèles et l'ascension de charge en charge ; cependant la mort est à nos côtés ; mais comme on ne songe jamais à elle que pour le compte d'autrui, la leçon concrète sur notre mortalité qui nous est coup sur coup assénée ne conserve son effet qu'autant que dire la surprise. 7. Et quelle déraison d'être surpris parce qu'on voit accompli à certain jour ce qui chaque jour peut s'accomplir ! Il est vrai que notre carrière a son terme au point où l'a fixé l'inexorable nécessité des destins, mais ce terme, nul parmi nous, tandis qu'il se remue, ne sait combien il en est proche. Disposons-donc notre âme comme si cette extrême limite était atteinte. Ne remettons rien au futur. Réglons nos comptes avec la vie jour par jour. Le vice principal de la vie, c'est qu'elle n'a jamais rien d'achevé, c'est qu'au jour le jour on en renvoie une partie à plus tard. Celui qui a su chaque jour mettre à sa vie la dernière main, n'a pas besoin du temps. Or, de ce besoin naît, avec la peur de l'avenir, cette soif d'avenir qui ronge l'âme. Condition singulièrement misérable, que de se demander, au sujet de ce qui vient, où il doit aboutir : « que durera, quel sera le reste de mon existence ? » Voilà ce que suppute la pensée, dans le réseau d'inconsistantes terreurs où elle s'agite. Quel autre moyen aurons-nous d'échapper à ce roulis vertigineux ? Un seul : ne pas laisser son existence pointer de l'avant, la ramener sur elle-même. Si l'on dépend du futur, c'est faute de savoir exploiter le présent. Lorsque j'ai satisfait, au contraire, à tout ce que je me devais : lorsque ma pensée bien assise connaît qu'entre un jour et un siècle il n'y a nulle différence, elle contemple de haut la série entière des jours et des événements à venir et ne fait que se rire, dans ses méditations, de la chaîne des temps. En effet, en quoi des hasards mobiles et variables pourront-ils déconcerter un esprit qui demeure stable en face de l'instabilité ? **Ainsi, donc, mon cher Lucilius, hâte-toi de vivre et compte chaque journée pour une vie distincte.** L'homme qui s'est donné cette armature, celui qui a vécu chaque jour sa vie complète possède la sécurité : mais qui a l'espoir comme raison de vivre, voit le présent lui échapper d'heure en heure. Alors entre en lui, avec l'appétit de la durée, ce sentiment si misérable qui rend toutes choses si misérables : la peur de la mort.

[...] 15. Dépouillons-nous donc de la passion de vivre, et sachons que peu importe à quel moment on souffre ce qu'il faut tôt ou tard souffrir ; que l'important est de voir dans la vie ce qu'elle vaut, non ce qu'elle dure, et que souvent l'essentiel pour bien vivre est de ne pas vivre longtemps.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 101.